

grimagaient d'une manière douloureuse sur son visage pâle et maigri.

La jeune pensionnaire continua, tout le temps qu'elle demeura à Saulge, à lui chanter des romances, à lui donner des pas de ballet et à déployer pour lui enlever son repos, son bonheur, tous les moyens de séduction que lui avaient enseignés ses romans et auxquels ajoutaient d'un jour à l'autre ses propres inspirations. Enfin après trois mois de séjour, s'étant complètement rétabli au village, M. Dubuisson annonça le dessein de retourner à Paris reprendre dans son bureau sa place accoutumée.

Cette résolution frappa André d'étonnement et de douleur. Dans son enchantement presque continu, il s'était accoutumé à regarder la famille étrangère comme fixée pour toujours à Saulge, et ne pensait pas qu'Aline dût jamais en partir. Ce qui ajoutait encore à son affliction fut d'entendre la jeune folle pousser un cri de joie en apprenant la nouvelle d'un prochain départ, de la voir en faire les apprêts en chantant, en cabriolant, courant péle-mêle dans sa malle et ses cartons, ses linges, ses fichus, ses colerettes, ses robes et tous les ajustemens à son usage, puis, comptant sur ses doigts les jours qu'elle avait à passer au village, en manifestant une impatience mutine qui le désespérait.

Enfin le jour de la séparation arriva. Aline, triomphante et radieuse, sauta plutôt qu'elle ne monta en voiture; puis, quand elle eut pris place, dit par la portière au pauvre André, qui était là tremblant de tous ses membres et s'efforçant de retenir ses larmes :

— Je ne vous fais pas d'éternels adieux, car je compte bien vous revoir un jour à Paris.

Elle n'avait pas fini ces paroles, accompagnées du regard et du sourire les plus insidieux, qu'à l'excitation du cocher, les voyageurs partirent entraînés vivement par quatre chevaux jennes et vigoureux.

Quand M. Dubuisson fut parti avec sa famille, André devint plus mélancolique et plus taciturne que jamais. Il remplissait bien ses devoirs comme à l'ordinaire, mais sans entraîn, sans gaieté, sans presque rompre le silence, tant que durait la journée, et avec un air d'affaissement qui faisait peine à voir. Comme les clefs de l'habitation désertée par son maître avaient été laissées chez le vieux Personneau, afin que son fils allât de temps en temps en ouvrir les fenêtres pour y renouveler l'air, celui-ci avait tous les jours un prétexte pour s'en servir. La première fois qu'il entra dans cet appartement, qu'il avait vu si animé par la présence de la jeune folle, et qu'il trouva si abandonné et si triste, son cœur se serra et des larmes lui vinrent aux yeux. Apercevant, dans un coin de la chambre d'Aline, le siège sur lequel elle s'asseyait ordinairement, il s'en approcha à petit pas et baisa avec amour le dossier qui avait soutenu sa jolie tête. Rencontrant son piano, il l'ouvrit, pesa le doigt sur une touche, et le son qui jaillit de l'instrument le fit tressaillir. Il crut voir les doigts mignons de la pensionnaire courir sur Pâhène et Pivoire; il crut entendre les accords qu'elle avait si souvent répétés, et, effrayé de cette vision, il détourna la tête, mais ce fut pour courir un autre danger. Il vit la couchette d'acajou qui recevait la jeune personne à la fin de chaque journée. Cette couchette ne supportait que le sommier et les matelas; son imagination y reprit des draps, une couverture, l'entoura des blancs rideaux de mousseline brodée qu'il y avait vus, et y étendit la séduisante parisienne, dormant, rose et blonde, d'un sommeil égal et paisible. A cette nouvelle vision enfantée par lui-même, il sentit, comme cela ne lui était point encore arrivé, courir son sang et battre son cœur. Il s'ensuit de cette chambre dangereuse et entra dans celle de M. et Mme Dubuisson; là il vit, suspendu au-dessus d'une commode, le portrait récemment peint de leur fille. Il se mit à genoux devant, et, dans sa naïveté villageoise, récita les prières qu'il avait l'habitude de faire au pied de l'autel de la Vierge. Après l'avoir terminées par un signe de croix, il quitta la maison, en ferma soigneusement les portes; et, en s'en revenant, se promit bien de ne jamais rentrer dans ce lieu, qui lui faisait à la fois tant de plaisir et tant de mal.

On sait ce que valent les promesses des amans et les sermens des buveurs. Tous les jours, se créant des prétextes ou poussé par une puissance surnaturelle, il se rendait dans la chambre d'Aline, y restait une heure, regardant autour de lui avec